



EDDY FIRMIN – Press Kit



Published on the February 20th, 2017

Eddy Firmin dit Ano: l'esclavage d'hier à aujourd'hui



PHOTO OLIVIER PONTBRIAND, LA PRESSE

Artiste caribéen installé à Montréal, Eddy Firmin dit Ano expose une vingtaine de créations récentes à la Galerie Dominique Bouffard sous le titre *Égoportrait ou l'errance des oiseaux*.

ÉRIC CLÉMENT
LA PRESSE

Publié le 20 février 2017 à 16h30



Originaire de la Guadeloupe, Eddy Firmin dit Ano achève un doctorat à l'UQAM en études et pratique des arts. Aimanté par la quête identitaire, cet artiste caribéen présente, jusqu'au 12 mars, des sculptures, des dessins, des masques, des installations et une vidéo qui évoquent notamment l'esclavage. Celui d'hier et celui d'aujourd'hui.

Eddy Firmin est un descendant d'esclave. Il est venu au monde sur une île où les affres de l'asservissement ne sont pas toutes évanouies. Tout son être a ainsi été rythmé par les rapports de forces et une volonté de scruter son héritage identitaire. Passionné d'écriture, de philosophie, de poésie, il s'intéresse à la «colonialité du savoir» et rejette le cadre occidental où la raison et l'ordre priment tout le reste.

«Hors de ce cadre, toutes les autres pensées sont censées se soumettre, car la raison est l'objet de la peur de l'esclave, l'objet de son malheur», dit cet intellectuel de 47 ans.

De ce fait, l'art d'Eddy Firmin dit Ano est une forme de résistance, d'affirmation et de réappropriation de ce que l'anthropologue brésilienne Lélia Gonzalez nommait l'«américanité». Une caractéristique culturelle partagée par les Américains (au sens géographique le plus large) d'origine africaine qui ne se reconnaissent pas vraiment dans l'héritage européen, qu'il soit latin ou anglo-saxon.

«Ma culture a développé une forme originale de connaissance qui est entre le sensible et l'intelligible. Une façon d'être qui brouille la limite entre vie quotidienne et art.»

La source du Gwoka

Se sentant proche d'artistes comme Michel Rovélas, Bruno Pédurand ou François Piquet, Ano puise ainsi dans la tradition du *gwoka* - une musique et une pensée caribéennes - pour créer. Il s'abreuve aussi à sa nouvelle existence québécoise qui le nourrit forcément depuis cinq ans. «J'ai trouvé ici une forte émulation multiculturelle, dit-il. Ça finit par t'imprégner. Plastiquement, je suis une éponge.»

Il découle de cette variété un art figuratif riche et diversifié: dessins, peintures, sculptures, installations, vidéos, performances, vitraux, masques, poésie et livres-objets.

À la Galerie Dominique Bouffard, on découvre, en entrant, la vidéo d'une performance qu'il a présentée l'an dernier dans les rues de Montréal. Il s'était promené avec, au cou, une sorte de collier d'esclave pourvu de branches télescopiques sur lesquelles étaient greffés des téléphones cellulaires qui le filmaient. Une oeuvre qui interroge notre dépendance à l'électronique, à l'informatique et aux réseaux sociaux, une facette d'un nouvel esclavage contemporain.

Les autres créations d'Ano reflètent sa culture antillaise, avec des sculptures d'hommes noirs aux oreilles de lapin de Compère Lapin, un personnage de conte créole. Les oeuvres sont toutes accompagnées d'une série de signes qu'il a inventée, un alphabet qui les classe selon qu'elles parlent de «culture», de «fierté», d'«équilibre précaire» ou encore de «danger».

Le bien meuble

Une des sculptures d'un esclave en céramique est placée sur un meuble étagé en bois. Une façon d'indiquer que l'asservi était considéré comme un bien meuble. Un bien meuble au regard ambigu, à la fois apaisé et épuisé.

Il y a aussi plusieurs dessins dans l'exposition. Des oeuvres qui témoignent de l'immense talent de cet artiste à l'imagination fertile mais savamment canalisée. Des oeuvres qui ne se réfèrent pas qu'à sa quête identitaire, la croisant aussi avec l'histoire de l'art. Le Caravage, *La Vierge à l'Enfant* ou Léonard de Vinci.

Les oeuvres d'Ano examinent l'homme livré à lui-même et dont le passé a été effacé. Elles interrogent notre réalité globalisée, encadrée par l'internet, qui tend à unir les individus, mais aussi à morceler les groupes, livrant de nouveau l'homme à lui-même. L'artiste caribéen, qui compte s'installer au Québec, veut participer à «l'émancipation de l'homme».

«L'homme d'aujourd'hui est en train de devenir l'esclave du travail, dit-il. C'est comme si l'on avait reconditionné les vieux systèmes. Mon travail, c'est aussi de dire "on doit faire attention". L'émancipation de l'homme, c'est ce qui est le plus important pour un artiste. Je ne pense pas qu'on puisse être plus utile à autre chose qu'à ça...»

Égoportrait ou l'errance des oiseaux, d'Eddy Firmin dit Ano, à la Galerie Dominique Bouffard (372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 508), jusqu'au 12 mars. Mercredi, jeudi et vendredi, de 11 h à 18 h; samedi et dimanche, de 12 h à 17 h.



PHOTO OLIVIER PONTBRIAND, LA PRESSE

Oeuvre en céramique, bois, plastique et verre de 26 cm x 30 cm x 20 cm créée par Eddy Firmin dit Ano l'an dernier et exposée, jusqu'au 12 mars, à la Galerie Dominique Bouffard, à Montréal.



| Association Internationale
des Critiques d'Art |

Published on March 29th, 2017



ARTICLES EN FRANÇAIS

Eddy Firmin : à la recherche d'un système de pensée inédit

POSTÉ PAR AICASC · 29 MARS 2017 · 1 COMMENTAIRE

CLASSÉ DANS EDDY FIRMIN, GALERIE DOMINIQUE BOUFFARD, MONTRÉAL

RETROUVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

[Retrouvez-nous sur Facebook](#)

SUIVEZ-NOUS SUR TWITTER

[aica-sc.net/2018/10/28/xii...](#)
1 year ago

RECEVEZ LES NOUVEAUTÉS PAR EMAIL

Entrez votre adresse e-mail

Suivre

RETROUVEZ TOUTE L'INFORMATION SUR LE MARCHÉ DE L'ART

artprice™



© Eddy Firmin

Confronté à l'ensemble des œuvres de l'exposition « Egoportrait ou l'errance des oiseaux » d'Eddy Firmin, on tente un inventaire à la Prévert : deux perches à selfies, trois lapins, quatre carcans, cinq masques, vingt logos, quarante béquilles tordues donc inefficaces...Comment découvrir le fil d'Ariane dans les méandres de la posture conceptuelle de l'artiste et le labyrinthe de l'art contemporain ?

La pratique artistique hybride d'Eddy Firmin est éminemment contemporaine. Pas de peintures sur toile mais la vidéo d'une performance, des dessins ou des installations associant des matériaux divers, sable, argile cuite, porcelaine, meubles récupérés, végétation en plastique. Hybridation des pratiques artistiques, hybridation des matériaux mais aussi diversité des références culturelles. On passe de planches scientifiques d'écorchés à des clins d'œil à la culture populaire avec l'image de superman ou de la soupe Campbell de Warhol, de l'évocation des grands chefs d'œuvres classiques, Mona Lisa revisitée ou la Piéta au monde du conte antillais avec compère lapin, sans oublier les références au masque africain et l'allusion à l'industrie du luxe.



© Eddy Firmin



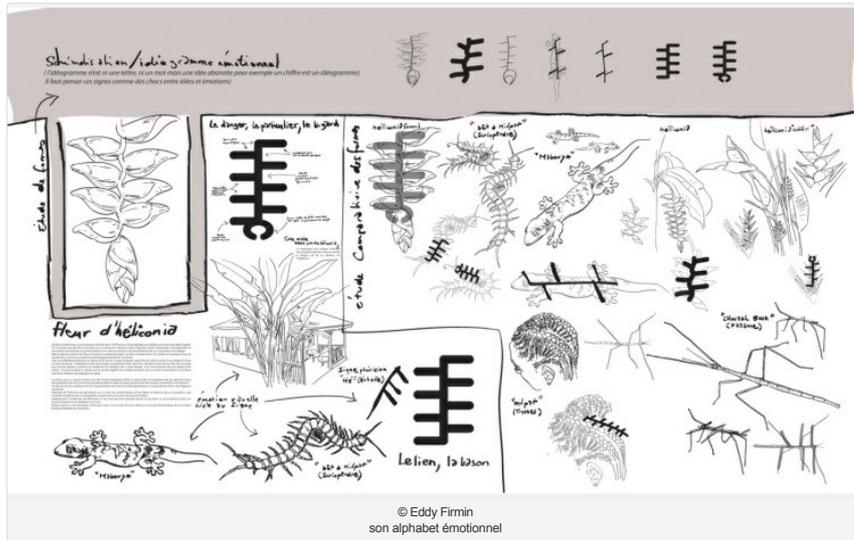
© Eddy Firmin

L'inventivité et l'originalité de la mise en espace tiennent au mode d'intégration de l'œuvre dans le lieu d'exposition et au choix de la signalétique de l'exposition. Certes, il y a des œuvres au sol, au mur, sur socle, soit une simple armature métallique soit une accumulation de vieux meubles récupérés mais toujours l'installation est pensée pour fusionner avec l'espace d'exposition : derrière les deux bustes, celui du nègre au carcan en céramique émaillée et celui du lapin en terre cuite, un pan de mur de la galerie peint de la même couleur que le buste placé devant, fait partie intégrante de l'œuvre. Et au sol, au pied de l'installation, la légende prend la forme d'un logo inventé par l'artiste qui dialogue avec les logos des marques de luxe, Vuitton et Chanel. Il n'y aucun cartel signalant le médium, le titre, l'année ; le spectateur n'a que le seul logo conçu par le plasticien comme indication : « *C'est un alphabet émotionnel tiré de mon environnement visuel* précise Eddy Firmin. *Les signes (il y en a 18) de mon alphabet émotionnel sont mon «ça-voir» culturel, unique et singulier. C'est la volonté d'accorder ma culture d'oralité (où raison et émotion participent à l'élaboration du savoir) avec son nouveau support de l'écrit commandé essentiellement par la raison (celle d'une scolarité dominé par le rationnel et l'affaïssement de l'intelligence sensible). Les phrases émotionnelles qui en résultent, expriment mon utopie de voir naître une «oraliture» nouvelle où le sensible et l'intelligible se complèteraient pour produire une manière d'aborder le savoir en accord avec celui que la Caraïbe a mis au monde. Un savoir toujours conscient que le déséquilibre en faveur de la raison seule mène au déséquilibre tout court. »*





© Eddy Firmin



Ce qui fait le lien entre ces éléments en apparence disparates est révélé dès le titre Egoportrait ou l'errance des oiseaux. Les bustes, les masques, les dessins sont des autoportraits de l'artiste et, qui plus est, à plusieurs reprises *en situation de selfie* conformément à l'acception canadienne du mot *egoportrait* alors que le second terme du titre fait référence à l'errance, à tous ces mouvements consentis ou forcés – migration, déplacement, déportation – qui participent à la construction des peuples, des communautés, des hommes, des individus. On peut y voir également une allusion à l'égaré intellectuel et spirituel des humains.



© Eddy Firmin

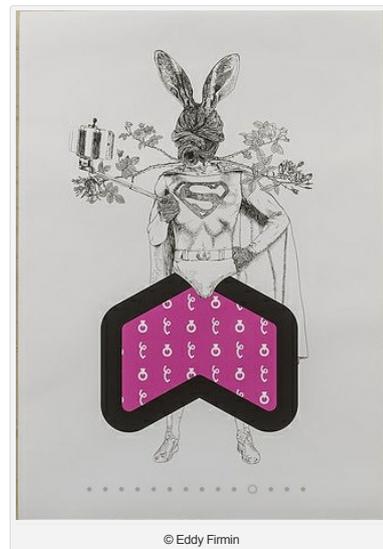


© Eddy Firmin

Quels secrets révèle l'introspection à laquelle se livre l'artiste ? *Qui suis-je ? Qui sommes-nous ? Que me renvoie mon selfie d'écorché* : une immense fresque composite de cultures diverses où apparaissent l'indien, la Piéta, Hitler reliés au personnage central par les tiges d'un carcan. Ces tiges torsionnaires, assimilables ici aux branches d'un arbre généalogique, sont étonnamment fleuries de roses. S'agirait-il de *Fleurs du mal*, de la beauté de ce rapport au monde innovant extraite de souffrances accumulées ? Tous ces éléments symboliques, l'écorché, les relations entre les figures, le carcan, les roses participent à la lecture de l'œuvre que fera chaque spectateur.

Suis – je encore cet esclave au carcan considéré comme un bien meuble sur son socle de

meubles anciens accumulés ? Ou désormais cet esclave moderne à l'étroit dans son tiroir professionnel ? Ne serais-je pas plutôt le compère latin du conte antillais malin, débrouillard, susceptible de sortir de tous les tracas et même d'endosser le costume de superman ? Un être composite comme le soulignent les associations inattendues des dessins, un kangourou-cocotier, un lapin-superman ou des bustes à tête d'homme et oreilles de lapin. Tout ceci dit la complexité de la personnalité de cet homme des îles.

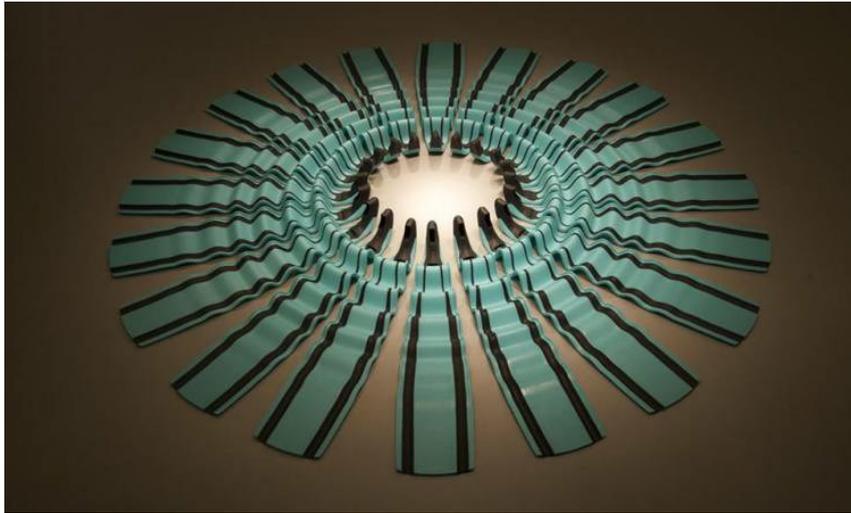


Eddy Firmin, n'est pas dans le ressassement douloureux mais dans l'analyse : *qu'est-ce que mon histoire a fait de moi ?* Opposé à la doctrine essentialiste, il s'adonne à un jeu continu entre les différents symboles fondant des réalités identitaires parfois diamétralement opposées. Par exemple, *la fleur de Lys symbolise le tremblement des récits identitaires : au Québec c'est le drapeau de la fierté nationale et pour nous la marque du déshonneur et de la coercition*. Il veut ainsi faire ressortir que le récit national, régional, ethnique et individuel n'est jamais qu'un récit.



Ne retrouve-t-on pas parfois, dans les œuvres d'Eddy Firmin, le ton critique et ironique du collectif cubain Los Carpinteros dénonçant le système politiquement et culturellement restrictif de leur pays au moyen, entre autres, d'objets quotidiens détournés. Comment ne pas percevoir, comme le relevait Matilde dos Santos, un écho formel et conceptuel de l'installation d'Eddy Firmin, une accumulation circulaire de béquilles courbes donc impuissantes à soutenir avec *Patatas de ranas turquesas o negras* (1) de Los Carpinteros ? Même principe accumulatif, même forme circulaire, même impuissance des objets, intention critique similaire, beauté formelle partagée. Pour Eddy Firmin, cette rosace de béquilles, c'est l'évocation d'un peuple d'esclaves au corps et à l'esprit brisé. C'est la poésie du cercle et du groupement collectif inventé par l'esclave, la ronde que l'on retrouve dans les Gwoka, bélé, bomba, la solidarité pour dépasser un contexte défavorable. Comme le suggère le critique

d'art Gérald Alexis les béquilles, certes déformées donc inutilisables, de par leur disposition en cercle, s'opposent à la dispersion et se transforment en un réseau de vecteurs de force dirigés vers le centre où se trouve l'artiste.



© Los Carpinteros

Sous une apparence éclectique, ces productions plastiques hybrides recèlent une indéniable cohérence critique en relation avec le mouvement philosophique de la pensée décoloniale.

Ce courant intellectuel, à l'origine latino- américain, annoncé cependant par la pensée de Césaire et Fanon, considère que *malgré la décolonisation formelle, une colonialité globale perdure sous des formes multiples et imbriquées : les dominations fondées sur le genre, la race, les pratiques sexuelles, la langue, ou la spiritualité. La modernité/colonialité n'a pas disparu avec les décolonisations : opérant au niveau ontologique (la colonialité de l'être) et épistémique (la colonialité du savoir), elle est devenue un système de pouvoir articulée au niveau planétaire*

« *Le colonialisme caractérise une relation politique et économique dans laquelle la souveraineté d'un peuple est soumise au pouvoir d'un autre peuple ou d'une autre nation, ce qui constitue la dite nation en Empire. La colonialité diffère de cette idée, en ce qu'elle se réfère à un type de pouvoir qui émerge comme résultat du colonialisme moderne. Mais au lieu de se limiter à cette relation de pouvoir entre des peuples ou des nations, elle se trouve en relation avec la manière dont le travail, la connaissance, l'autorité et les relations intersubjectives sont pensées et s'articulent entre elles au moyen du marché capitaliste mondial et de l'idée de race. De cette manière, alors même que le colonialisme précède la colonialité, la colonialité lui survit* » explique Nelson Maldonado-Torres

La pensée décoloniale cherche donc à échapper au mode de rapport au monde mis en place par l'Occident, caractérisé par un certain rapport au pouvoir, au savoir et à l'être. Elle recherche dans les cultures non- occidentales un rapport au monde autre, différent du développement promu par l'Occident capitaliste. Les pays du Sud proposent une nouvelle manière de penser le monde et la connaissance pour échapper à l'hégémonie des catégories de la rationalité occidentale parce que comme l'énonçait Aimé Césaire en 1956 dans la Lettre à Maurice Thorez : « aucune doctrine ne vaut que repensée par nous, que repensée pour nous, que convertie à nous ».





© Eddy Firmin

L'expérience du *déplacement* que proposent les œuvres d'Eddy Firmin au spectateur – le carcan devient perche à selfie ou branches feuillues, des logos inventés se mêlent aux logos des marques de luxe- incite et stimule sa réflexion, le guide dans sa quête d'un système de pensée inédit. Sous une légèreté et une fantaisie supposées pointe une analyse critique intense et intransigeante.

Dominique Brebion

1 Patas de ranas turquesas o negras des cubains Los Carpinteros ont été présentées à Art Basel, à Miami en 2010 par la Sean Kelly Gallery de NYC, mais aussi à Madrid également en 2010, dans l'exposition Drama Turquesa , dans Silence your eyes en Suisse en avril 2012 et enfin à la Pinta à Londres en 2013

Partager :



chargement...

Sur le même thème

[Eddy Firmin dit Ano : EGO PORTRAIT ou l'errance des oiseaux](#)
Dans "Articles en français"

[Cushioning the Blow by Natalie McGuire](#)
Dans "Articles in English"

[Pratiques visuelles décoloniales : créer, se montrer.](#)
Dans "Articles en français"

" Ronald Cyrille : Odyssée ponctuée

[Impressions mémorielles au Musée de l'Homme »](#)

DISCUSSION

Une réflexion sur "Eddy Firmin : à la recherche d'un système de pensée inédit"

A reblogué ceci sur Arts Plastiques.

PUBLIÉ PAR PROFBEUDARD | 30 MARS 2017, 6 H 58 MIN

[REPLY TO THIS COMMENT](#)



RÉPONDRE



L'INFO
OUTRE-MER

Published on June 4th, 2018



gilets jaunes

route du rhum 2018

publicité



Le Guadeloupéen Eddy Firmin au Musée des Beaux-Arts de Montréal

Depuis la mi-mai et jusqu'au 16 septembre 2018, l'artiste et plasticien guadeloupéen Eddy Firmin, dit Ano, expose une de ses oeuvres au Musée des Beaux-Arts de Montréal, dans le cadre de l'exposition "Nous sommes ici, d'ici: l'art contemporain des Noirs canadiens".



© DR Eddy Firmin présente son oeuvre au Musée des Beaux-Arts de Montréal

Par Philippe Triay

Publié le 04/06/2018 à 18:58, mis à jour le 04/06/2018 à 19:30

L'exposition **« Nous sommes ici, d'ici : l'art contemporain des Noirs canadiens »** a été initiée par le Musée royal de la province de l'Ontario. Elle a été adaptée pour son volet montréalais au Musée des Beaux-Arts de cette ville, qui fait partie du Groupe international des organisateurs de grandes expositions, regroupant les plus grands musées du monde. L'objectif de l'événement est d'interpeller le public sur la condition des Noirs au Canada et de déconstruire les préjugés grâce à l'art.

« Des objets contemporains et historiques, des images et des concepts sont ici autant d'outils qui servent à brouiller la perception si répandue que la place des Noirs se trouve à la périphérie de l'histoire canadienne », précise le texte de présentation du Musée des Beaux-Arts de Montréal. *« Si le Canada est salué comme un pays où triomphe la diversité culturelle, le discours prédominant réduit l'expérience des Noirs à celle d'éternels immigrants ou de nouveaux arrivants, discours que les artistes contestent en révélant les traces ancestrales de leur présence au pays. Les multiples voix et sensibilités présentées bouleversent les récits simplistes et réconfortants, tout en affirmant la pertinence continue de leur existence dans le tissu social canadien. »*

"Color line dans l'art contemporain"

C'est dans ce cadre que le Guadeloupéen Eddy Firmin, dit Ano, expose l'une de ses œuvres parmi celles d'onze artistes afro-descendants. Actuellement doctorant à l'Université du Québec à Montréal en Études et Pratique des Arts, Eddy Firmin est diplômé de l'École Supérieure d'Art du Havre et de l'Institut Régional d'Art Visuel de la Martinique. Depuis 2006, avec son projet « Terra Incognita », il a entrepris un cycle international de résidences d'artiste qui l'ont mené notamment au Japon, en Espagne, au Zimbabwe et dans l'Hexagone.



*« L'honneur n'est pas seulement d'y être, mais de participer de cette vibrante et tacite déclaration au monde de l'art », explique **Eddy Firmin** (photo) sur sa présence à l'exposition : « Une forme de "color line" subsiste dans l'art contemporain. Nous nous devons de la dépasser. Parce qu'ici, en France ou ailleurs, nos voix s'étouffent encore dans des halls de mairies, salles de quartiers, foires et bien d'autres lieux de culture*

réaffectés et secondaires. L'un des plus grands musées lance ainsi nos voix avec force, dans le monde, pour que soit brisé cet asphyxiant silence. Le Canada, le Québec posent ici, l'amorce d'un dialogue d'une portée incommensurable, pour les imaginaires de l'art contemporain », poursuit-il.

L'œuvre d'Eddy Firmin exposée au Musée des Beaux-Arts de Montréal s'intitule « Ego-Portrait ». Ce buste d'homme noir réalisé en faïence, porcelaine, or et acier, orné d'un collier rappelant l'esclavage est agrémenté du célèbre logo d'une marque de luxe, comme pour souligner les contradictions et la vacuité de notre époque engluée dans le consumérisme.



LE DEVOIR

Published on August 41st, 2018



Bell lance son service Crave en français



Terry Jones, membre polyvalent des Monty Python, s'est éteint



Notre choix ce soir



«Le petit avare»: à hauteur d'or



Parler de l'autre grâce aux arts visuels

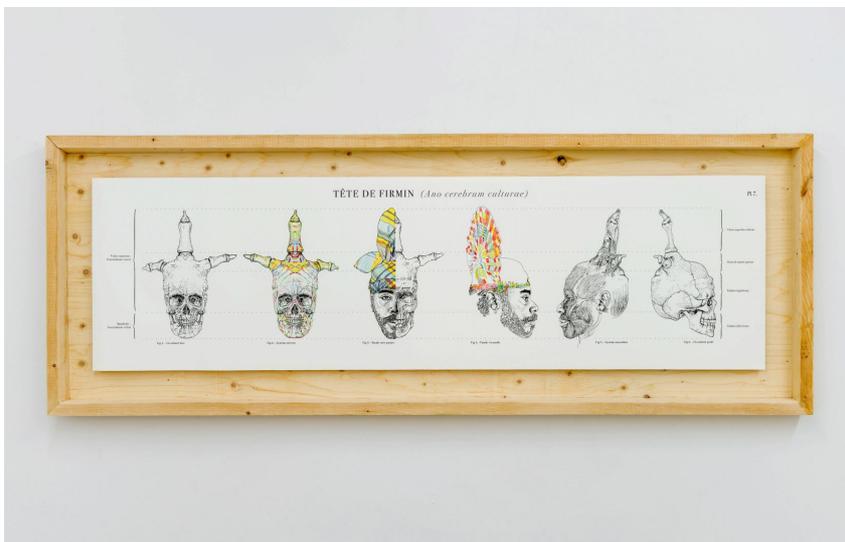
[\[Accueil\]](#) / [\[Culture\]](#) / [\[Arts visuels\]](#)

Photo: Paul Cimon Oeuvre d'Eddy Firmin

Jérôme Delgado

1 août 2018
Arts visuels

L'appropriation culturelle, sujet chaud en cet été caniculaire ? Eddy Firmin et Fred Laforge en sont conscients, mais ils n'en ont pas peur. Les questions de l'identité et de la mixité font partie de leurs réflexions depuis longtemps. Mais pour la première fois, dans le cadre du [36e Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul](#), ils se fondent l'un sur l'autre pour créer des oeuvres encore plus mélangées.

« Je préfère dire que je fais dans la rencontre, explique Fred Laforge, auteur dans le passé d'une sculpture liant un totem à une colonne grecque. On est dans une ère de polarisation extrême, il y a beaucoup à nuancer de part et d'autre, mais la colère est compréhensible. L'art a cette capacité de l'indicible, de ce qu'il est difficile de nommer. Mais il doit être libre de nommer les choses et témoigner de la complexité humaine. L'art, c'est le meilleur moyen de dialoguer. »

Le dialogue, une clé

Photo: Guy L'Heureux
«Apollon écrasé» (2016),
Fred Laforge

Le dialogue, selon Eddy Firmin, est la clé pour parler de la différence, sujet auquel lui, Guadeloupéen établi au Québec, n'échappe pas. L'appropriation, croit-il, tout le monde en fait : « C'est le principe de discours d'une société. Elle prend ce qui l'intéresse des autres cultures. Elle fait son petit marché, alors que celle qui évite le contact crève. Échanger fait partie du système. Le problème n'est pas l'échange, mais la ponction non équitable. »

Loin du tumulte montréalais, Baie-Saint-Paul pourrait prendre l'apparence d'une oasis de paix. Or, au Symposium, on semble avoir compris les choses autrement. Le thème de cet événement-laboratoire d'une durée d'un mois, « Art et politique », place la création dans le giron des débats de société, que ceux-ci fassent les manchettes ou pas.

Pour la directrice artistique Sylvie Lacerte, il fallait faire écho au Sommet du G7 « tenu à quelques encablures de Baie-Saint-Paul » et notamment aux visées de « faire avancer l'égalité des sexes, de lutter contre les changements climatiques et de promouvoir le respect de la diversité et de l'inclusion ».

« Les artistes détiennent la capacité d'imaginer des voies de sortie à ce réel chaos et la clé pour nous faire émerger du marasme existant », écrit dans son texte de présentation celle qui entame en 2018 un cycle de trois symposiums à titre de commissaire.

LES PLUS POPULAIRES

- 1 L'horloge de l'apocalypse est plus près de minuit que jamais
- 2 Analyse: Bombardier ou la destruction de valeur
- 3 Funeste excursion en motoneige
- 4 Donald Trump sera le premier président à participer à la marche annuelle antiavortement
- 5 Un ministre américain attaque Greta Thunberg sur son année sabbatique

Abonnez-vous à notre infolettre matinale

Du lundi au samedi, découvrez l'essentiel de l'actualité.

Votre courriel

Je m'abonne >

L'association entre Fred Laforge et Eddy Firmin, tous deux sculpteurs-dessinateurs, est née à l'UQAM alors qu'ils poursuivaient des études doctorales. Le premier est connu pour son travail sur les corps atypiques, le second, pour ses masques et mascarades. Ils ont souvent discuté, comploté, travaillé côte à côte, jusqu'à frôler cette fusion qui se matérialisera à Baie-Saint-Paul.

« C'est une histoire d'amour, nous sommes deux vrais potes, résume un imagé Eddy Firmin. Je l'ai contaminé sur la question politique, lui m'a contaminé sur la question formelle. »

Ils sont arrivés chacun avec leurs projets personnels, dont des moulages, et ont prévu, mercredi, de démarrer le travail collectif. Ils souhaitent monter une boutique de souvenirs aux airs de cabinet de curiosité. Le mélange ne sera pas seulement culturel, il traversera aussi les siècles. « On exploite la tension entre deux postures, entre deux histoires », avance Fred Laforge.

Migration et déplacement



Photo: Guy L'Heureux
«Masque» (2016), Eddy Firmin

Parmi les autres sujets politisés qui seront explorés, soulignons celui de la migration en Méditerranée, qu'abordera, sous la forme d'une murale en sucre, Shelley Miller. La Montréalaise d'origine saskatchewanaise s'attaquera « aux nouvelles formes d'esclavage et d'oppression ».

Autre Montréalais, d'origine indonésienne, Ari Bayuaji sculptera des portes pour parler des « bons côtés » de l'[immigration](#) et de la diversité. Le Vancouverois Michael Love puisera dans des archives photographiques pour revenir sur la guerre froide alors que la Montréalaise Marie-Christine Mathieu créera ses propres archives en arpentant les environs avec un laboratoire photo sur roues.

Douze artistes ont été invités à travailler devant public, mais d'autres ont été inclus, comme d'habitude, dans une série d'activités d'un jour. Défileront ainsi des têtes politisées comme Anaïs Barbeau-Lavalette, Carl Trahan ou encore Natasha Kanapé Fontaine.

Grande nouveauté : le Symposium, en cours jusqu'au 26 août, a délaissé son traditionnel aréna et se déroule désormais dans un nouveau pavillon, adjacent au Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul.

Une version précédente de cet article, qui indiquait Eddie Firmin au lieu d'Eddy Firmin, a été corrigée.

À lire aussi



QUIZ - Qu'est-ce que l'appropriation culturelle?

La controverse entourant le spectacle «SLAV» a ramené au-devant de la scène le concept d'appropriation culturelle, bien...

7 juillet 2018

Plus en Arts visuels

LES PLUS POPULAIRES

- 1 L'horloge de l'apocalypse est plus près de minuit que jamais
- 2 Analyse: Bombardier ou la destruction de valeur
- 3 Funeste excursion en motoneige
- 4 Donald Trump sera le premier président à participer à la marche annuelle antiavortement
- 5 Un ministre américain attaque Greta Thunberg sur son année sabbatique
- 6 Le portrait du PCC a fait reculer Charest

artpress

Published on July 23th, 2018



23 JUILLET 2018 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS, LES PLUS CONSULTÉS / PAR SOPHIE GUIGNARD

NOUS SOMMES ICI, D'ICI. L'ART CONTEMPORAIN DES NOIRS CANADIENS.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL, DU 12 MAI AU 16 SEPTEMBRE 2018.

Initiée par le Musée royal de l'Ontario, la version montréalaise de *Nous sommes ici, d'ici. L'art contemporain des Noirs canadiens* s'inscrit en complémentarité de l'exposition vedette de la saison, *D'Afrique aux Amériques : Picasso en face-à-face, d'hier à aujourd'hui*. Dans le but de remettre en question « les préjugés sur la condition des Noirs au Canada (1) », les œuvres de 11 artistes contemporains noirs canadiens abordent des thèmes aussi divers que l'histoire de l'esclavage dans la colonie canadienne, les stéréotypes, l'héritage culturel des artistes et leur histoire familiale, l'importance de l'oralité, la réification des cultures et des individualités, ou encore l'entrecroisement des traditions et de l'innovation dans la construction des identités contemporaines. Cette variété de thématiques fait écho à la multiplicité des sensibilités esthétiques et des médiums présentés : sculpture, dessin, peinture, photographie, vidéo, installation multimédia... Si tous les artistes partagent une expérience commune, celle d'être des artistes noirs vivant au Canada, leurs héritages culturels diversifiés sont néanmoins mis en valeur avec éloquence. C'est donc la pluralité qui est à l'honneur dans les trois salles de l'exposition, invitant ainsi le visiteur à prendre la mesure de la complexité des histoires et des expériences individuelles pour contrecarrer les récits simplistes desquels se nourrissent trop souvent les préjugés.

UNE LIGNE ROUGE

Le spectateur venu voir l'exposition sur Picasso n'a pas d'autre choix que de terminer son parcours par *Nous sommes ici, d'ici*. Il est accueilli, dans la première salle, par les œuvres des trois artistes montréalais qui enrichissent l'exposition pour sa présentation dans la métropole culturelle québécoise : Eddy Firmin dit Ano, Manuel Mathieu et Shanna Strauss. Face au visiteur dès son entrée, la sculpture d'Eddy Firmin, *le Danger, le particulier et l'étrange (2)* (2016), pose le ton de la réflexion critique proposée par les commissaires (3) et les artistes. Le buste en porcelaine, représentant l'artiste avec un collier d'esclave au cou, est divisé en deux parties traversées par une ligne rouge. La partie supérieure du buste, de couleur verte, est parsemée de cigles de la marque Yves Saint Laurent, alors que la partie inférieure est recouverte de noir. La sculpture est présentée devant un mur à moitié noir, surmonté d'une ligne rouge en continuité de celle qui traverse la sculpture, produisant ainsi un effet de bi-dimensionnalité qui fait écho au fonctionnement binaire des stéréotypes. L'œuvre fait se côtoyer des références à l'histoire de l'esclavage et à la société de consommation comme pour nous inviter à penser ensemble leurs effets aliénants.

VOIX PLURIELLES

Le visiteur continue ensuite son parcours, à la découverte des œuvres des 8 autres artistes présentés dans l'exposition initiale du Musée royal de l'Ontario : Sandra Brewster, Michèle Pearson Clarke, Charmaine Lurch, Esmaa Mohamoud, Bushra Junaid, Gordon Shadrach, Sylvia D. Hamilton, et Chantal Gibson. À l'entrée de la troisième et dernière salle de l'exposition, l'attention du spectateur est immédiatement attirée par l'œuvre de Sylvia D. Hamilton, qui occupe la majorité de l'espace, et dont l'exposition reprend le nom. Se penchant sur l'histoire du commerce et de l'esclavage dans la colonie canadienne, plus spécifiquement en Nouvelle-Écosse, l'installation est à la fois sonore et visuelle. Elle se compose notamment d'une imposante bannière suspendue qui rassemble les noms, trouvés dans des archives publiques de Nouvelle-Écosse, de personnes d'ascendance africaine de la province de l'est du Canada aux 18^e et 19^e siècles. Au milieu de l'installation, des objets (poupées, portes-crayons et tirelires représentant des noirs) sont disposés dans une vitrine comme autant de traces matérielles du racisme et de son iconographie. Le visiteur termine son parcours avec l'installation de Chantal Gibson, *Souvenir*, qui utilise plus de 2000 cuillères souvenirs, toutes peintes en noir, pour symboliser l'effacement des expériences individuelles et l'uniformisation de l'histoire collective des Noirs au Canada. Juste avant de sortir, la parole est donnée aux artistes à travers une vidéo où chacun présente son œuvre et la façon dont celle-ci s'inscrit dans la thématique de l'exposition, renforçant ainsi la pluralité des voix et des visions qui émane de l'exposition.

Plus qu'un complément à l'exposition sur Picasso et les arts premiers, *Nous sommes ici, d'ici* en constitue l'épilogue local et contemporain, offrant le mot de la fin à ces 11 artistes. L'exposition favorise ainsi un véritable décentrement de notre regard, affirmant la place des Noirs au cœur de l'histoire et de la société canadiennes.

Sophie Guignard

(1) Cartel d'introduction de l'exposition.

(2) Eddy Firmin intitule son œuvre en utilisant un idéogramme qu'il a créé à partir d'éléments de la faune et de la flore des Caraïbes : l'heliconia (plante à fleur), le mabuya (petit reptile) et le scolopendre (mille-pattes venimeux). Le sous-titre de l'œuvre, *le Danger, le particulier et l'étrange*, indique la signification, pour l'artiste, de cette association.

(3) Le commissariat est assuré par Julie Crooks, conservatrice adjointe, Musée des beaux-arts de l'Ontario, Dominique Fontaine, commissaire indépendante, et Silvia Forni, conservatrice des arts et cultures d'Afrique, Musée royal de l'Ontario. Geneviève Goyer-Ouimette, titulaire de la Chaire Gail et Stephen A. Jarislowsky en art québécois et canadien contemporain de 1945 à aujourd'hui, MBAM, est commissaire de la section montréalaise.





Photo de couverture : Bushra Junaid. *Douce enfance*. 2017. Photographies et documents d'archives imprimés sur panneau en tissu rétroéclairé. Prêt du Groupe Banque TD | Collection d'oeuvres.

1. : Eddy Firmin, dit Ano (né en 1971). *Le danger, le particulier et l'étranger*. 2016. Faïence, porcelaine, or et acier. Edition 1 de 3. Collection de François Dell'Aniello et Serge Sasseville.

2. : Sylvia D. Hamilton. *Nous sommes ici, d'ici*. 2013-2017. Installation multimédia. Collection de l'artiste.

3. : Chantal Gibson. *Souvenir*. 2017. Installation multimédia : 2 000 cuillères souvenir (métal, argent, cuivre, étain), peinture en aérosol noire, 2 vidéos (en boucles de 15 minutes), livre en acrylique et plastique. Collection de l'artiste.

4. : Esmaa Mohamoud. *Sans titre (Absence de terrain)*. 2018. Impression à jet d'encre. Avec l'aimable concours de Georgia Scherman Projects et de l'artiste.

5. : Gordon Shadrach. *En conversation*. 2017. Acrylique sur panneau de bouleau sur parquetage. Collection de l'artiste.

VIE DES ARTS
ARTS

Published Fall 2018



Eddy Firmin
 Ō, 2016
 Céramique, or et fer
 30 x 25 x 35 cm
 Photo : René Bouchard

36^e Symposium
 international
 d'art contemporain
 de Baie-Saint-Paul

Quand l'art pense le politique

Par Anithe de Carvalho

Le 36^e Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul a eu pour thème *L'art et le politique*, un sujet souvent repris en arts visuels, mais galvaudé la plupart du temps. Cette fois-ci, en regard des intentions de la directrice artistique Sylvie Lacerte, docteure en Études et pratiques des arts, ce thème nous semble pertinemment exploité. Sans conteste, c'est avec grand courage, au sein du champ des arts visuels, souvent frileux à cette problématique de l'art politique engagé, que Lacerte dénonce les grands maux du 21^e siècle. À ce sujet, elle nous dit que le symposium de 2018 fait écho au Sommet du G7, qui a eu lieu dans la région de Charlevoix au printemps dernier. Elle affirme que « [c]ette conjoncture n'est pas banale. Au G7, il aura été question, entre autres, de "faire avancer l'égalité des sexes, de lutter contre les changements climatiques et de promouvoir le respect de la diversité et de l'inclusion". Qu'en retiendra-t-on vraiment quelques semaines plus tard? Les chefs

d'État les plus puissants d'aujourd'hui sont-ils prêts à s'engager véritablement dans la résolution de ces enjeux majeurs? »

À la lumière de ce contexte où toute protestation, manifestation et volonté de prise de parole ont été contrées par d'immenses barricades de métal, par la présence d'un nombre considérable de policiers ultra-armés et par des dépenses militaires de tout acabit – comme si l'on était en temps de guerre – nous sommes tentés de considérer que les chefs d'État ne comptent pas entendre les populations et, encore moins, se pencher sur leurs revendications. Tout porte à croire que la prise de conscience et la reprise en main de sa propre vie demeurent d'actualité.

Tout se passe comme si l'on était au cœur d'une guerre sociale. C'est du moins ce que nous porte à croire Sylvie Lacerte qui affirme que « [n]ous sommes les témoins quasi impuissants des bouleversements et des conflits armés subis par une partie de la planète. Les États-nations

sont à se redéfinir, les théocraties et les régimes répressifs prennent l'avant de la scène géopolitique, mais la résistance commence déjà à s'exprimer. L'économie globalisée et délocalisée a métamorphosé le marché de l'emploi et de la (sur)consommation, le capitalisme sauvage fait sa loi, accentuant l'écart entre les riches et les pauvres² ». La commissaire se réfère à la dynamique politique planétaire complètement transformée depuis les événements tels la chute du mur de Berlin, la répression armée de la place Tian'anmen, les attentats du 11 septembre, « l'amorce du laborieux et douloureux processus de réconciliation avec les Premiers Peuples et l'accueil des réfugiés³ ».

Voilà qui est dit. Au-delà de ces constats, Sylvie Lacerte soulève également des questions. « Comment appréhender un nouveau modèle sans tomber dans la paranoïa qui attise la propagande⁴ », nous demande-t-elle. C'est en effet inquiétant. Par exemple, nous assistons en ce

moment à la montée de la propagande d'extrême droite ainsi qu'à la radicalisation du mouvement un peu partout dans le monde. Face au portrait dressé par la directrice artistique, nous comprenons qu'elle invite les artistes à se pencher sur les multiples défis que rencontre l'être humain en ce qui concerne son droit à exister avec dignité. Les artistes, à l'aide de leurs œuvres, pensent à une résistance possible, à la dénonciation de certains faits et aspirent à l'avènement d'une meilleure ou d'une plus grande conscience sociale et politique de la part des individus. Lacerte a sélectionné scrupuleusement et convié treize artistes – au regard de leur propre démarche politisée – et les a invités à réaliser des œuvres au cours d'une résidence qui a duré tout le mois d'août. Issu.e.s de différentes disciplines, régions du monde et générations, elles et ils sont : Shelley Miller, Gali Blay, Gabrielle Lajoie-Bergeron, Maryse Goudreau, Marie-Christiane Mathieu, Marie-Hélène Parant, Leila Zelli, Lianne Ho, Ari Bayuaji, Jean Brillant, Laurent Gagnon, le duo Eddy Firmin et Frédéric Laforge et Michael Love. Nous avons identifié, sous toute réserve de possibles imprécisions, cinq sous-thématiques majeures : postcolonialisme et identités plurielles, féminisme et figures d'émancipation, conflits et guerres, protection de l'environnement, aliénation et conscientisation politiques.

Postcolonialisme et identités plurielles

Ari Bayuaji aborde les thèmes de la sécurité et de l'ouverture à l'autre à travers la porte, un objet qui permet de se mettre à l'abri lors d'un possible danger et qui évoque ici les migrations des populations en voie de se construire de nouvelles identités. Quant à lui, le duo Laforge/Firmin travaille sur la notion d'hybridation culturelle et remet en question le concept d'appropriation culturelle. L'enjeu de l'appropriation culturelle, selon les termes de la commissaire, « leur apparaît d'ailleurs trop souvent instrumentalisé, au profit d'une vision colonialiste ou, au contraire, au bénéfice d'un discours où l'individu est enfermé dans sa dimension ethnoculturelle⁵ ». Toujours dans la veine d'un discours postcolonial, Shelley Miller s'inspire des *azulejos*⁶ pour créer des murales éphémères, entièrement faites de sucre et représentant des caravelles et des bateaux négriers peints à la main à l'aide d'encre comestibles. L'artiste aborde l'histoire de la production du sucre, de ses liens avec la colonisation, c'est-à-dire au fait que d'anciens empires ont réduit des êtres humains en esclavage sur d'autres continents, à l'exemple du Portugal, en Afrique et en Amérique du Sud (Brésil). Pour mieux casser du sucre sur le dos des acteurs de ces horribles histoires, l'artiste aborde les contraintes liées à la

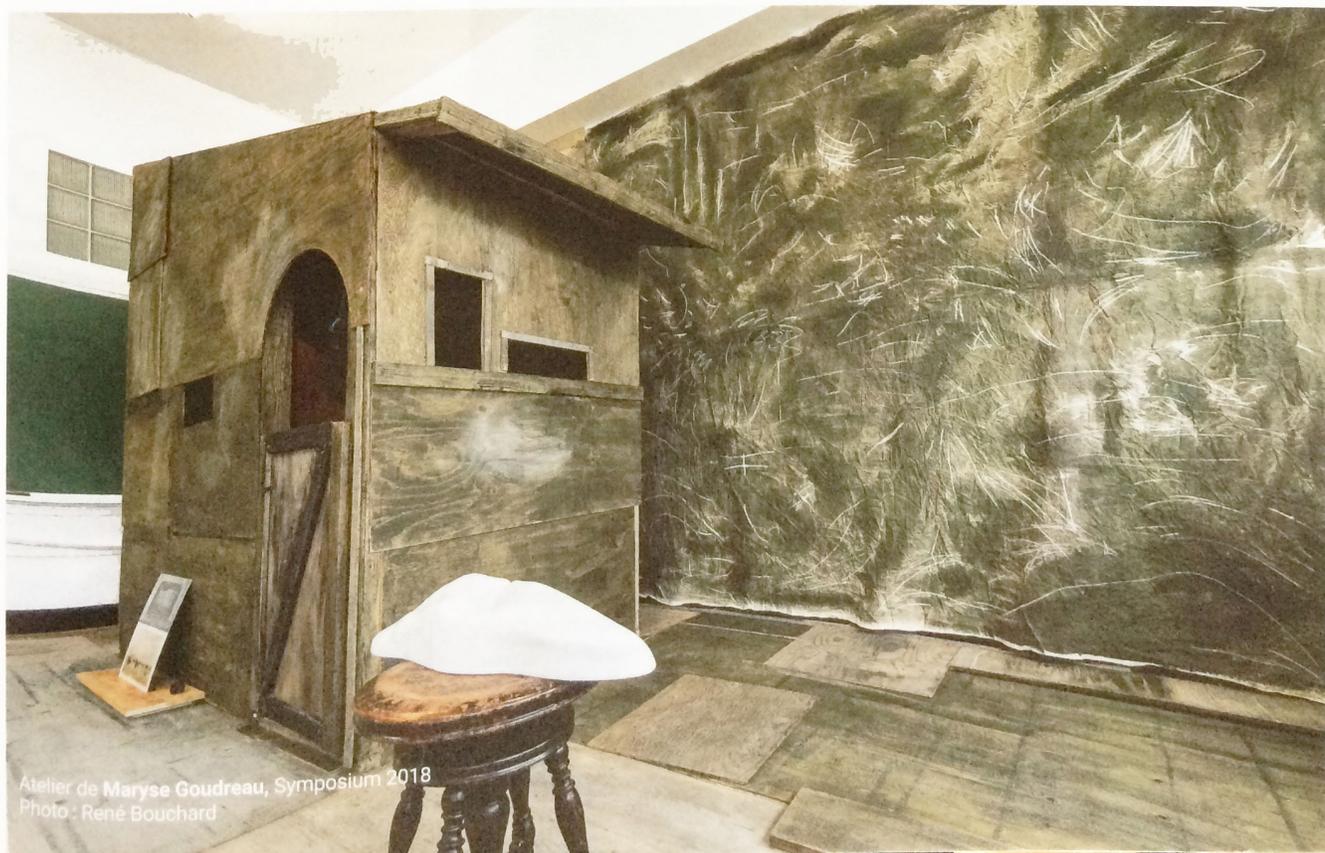
consommation et au pouvoir, nouvelles formes d'esclavage et d'oppression, ainsi que le clivage entre les pauvres et les riches. Sa nouvelle murale montrera la violente dichotomie entre certaines réalités actuelles : des bateaux de croisières de luxe voguant sur la Méditerranée indifférents devant les canots pneumatiques débordant de réfugiés syriens, à titre d'exemple. « On ne peut plus simplement parler de pays "développés" et "sous-développés" ; les autocrates font des profits pendant que les masses meurent de faim⁷ », ajoute la commissaire.

Féminisme et figures d'émancipation

Gabrielle Lajoie-Bergeron s'intéresse aux figures de la sorcière et de la chamane, notamment à la manière dont elles investissent les champs de la résistance et de la créativité et se posent, au final, en tant que nouveaux modèles d'émancipation.

Conflits et guerres

Dans la vidéo documentaire-fiction *Panic-topia*, Gali Blay lève le voile sur l'occupation israélienne en territoire palestinien et montre la complexité des structures politiques, voire des idéologies et de la production de la notion de sécurité nationale. Le thème de la sécurité, cette fois-ci, chez les enfants vivant en territoire de



Atelier de Maryse Goudreau, Symposium 2018
Photo : René Bouchard

BeauxArts **Magazine**

Published on August 41st, 2018

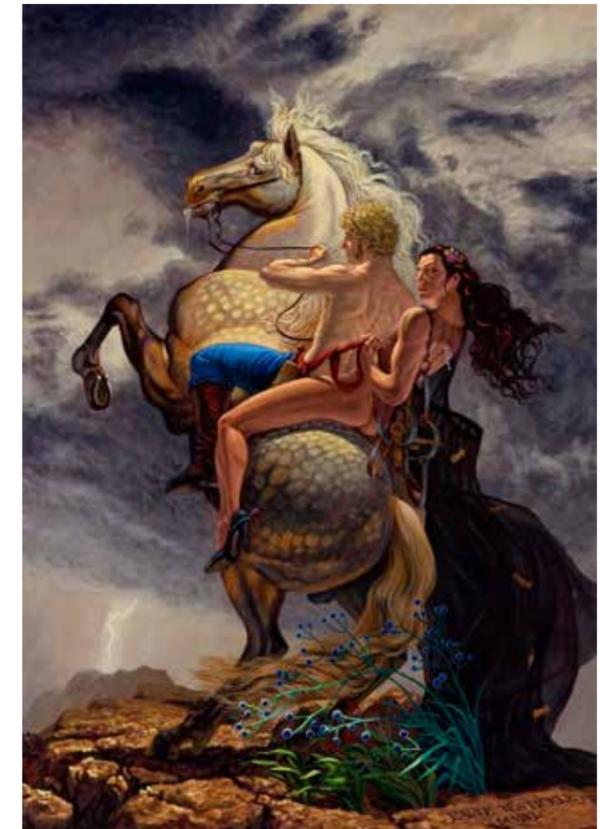


Identités en crise du dominion canadien aux Caraïbes

Bénédicte Ramade

Historienne de l'art franco-canadienne, critique d'art et commissaire d'expositions. Directrice artistique de la 10^e édition de Pool Art Fair Guadeloupe.

Kent Monkman occupe depuis une décennie une place de plus en plus fondamentale dans le paysage artistique canadien. Son œuvre, critique, politique, s'impose en porte-voix de la cause autochtone avec un étonnant sens de la dérision. Alors que l'état canadien reconnaît progressivement les exactions commises par ses institutions depuis le XIX^e siècle sur les peuples premiers, nombre d'artistes issus de ces cultures spoliées et annihilées prennent part au débat selon des stratégies multiples. Réappropriation de leur héritage, réécriture de l'histoire du Canada, décolonisation des images, critique des stéréotypes, dénonciation de crimes et d'assimilations violentes, – aujourd'hui, aucune manifestation publique ne commence plus sans reconnaître se dérouler en territoire non cédé par les nations originelles –. C'est un premier pas. Kent Monkman est au firmament de cette scène contemporaine : il réalise actuellement deux toiles monumentales pour l'entrée du prestigieux Metropolitan Museum de New York, visibles en décembre prochain. Un choix audacieux de la part de l'institution, car cet artiste n'est pas des plus consensuels. Cri (de la bande de la rivière Fischer au Manitoba) et anglo-irlandais, vivant à Toronto, le peintre s'est dédoublé en une performeuse *queer* au nom évocateur : Miss Chief Eagle Testickle. Elle réalise des prestations publiques, mais surtout lui sert de modèle pour ses dioramas et ses peintures. C'est souvent elle qui dénonce la brutalité des instances chrétiennes envers les homosexuels



et autochtones dotés de deux esprits au cours du XIX^e siècle. Et la vengeance est terrible ! Ours fornicateurs, castors lubriques et Miss Chief s'attellent au défroquage sexuel de prêtres blancs peuplent d'immenses toiles reprenant les grands standards de la peinture de paysage nord-américaine. Dans son dernier projet «Honte et Préjugés», qui s'est récemment arrêté dans les salles montréalaises du musée McCord, Miss Chief s'est invitée avec un humour décapant dans l'image officielle scellant la Confédération canadienne, reluquée par des Pères fondateurs

À GAUCHE
Kent Monkman
Les Castors du roi
2011, acrylique sur toile,
243,8 x 213,3 cm.

PAGE DE DROITE
Kent Monkman
The Trapper's Bride
2006, acrylique sur toile,
71,2 x 50,8 cm.



Eddy Firmin dit Ano
[Étrange, danger] 1/3
 2016, faïence, porcelaine, or
 et acier, dimensions variables.
 Collection François Dell'Aniello.



troublés par la plastique grandiloquente de la diva posant nue à la manière des grands canons classiques (*The Daddies*, 2016). D'autres toiles plus dramatiques dénoncent quant à elles l'arrachement des enfants à leur famille, vision sans concessions du scandale des pensionnats autochtones qui dura des années 1820 jusqu'en 1996 et accultura des nations entières. Sonny Assu, originaire de la côte ouest du pays, n'a appris son ascendance We Wai Kai qu'à l'âge de huit ans, certaines préférant taire cet héritage. Depuis, il apprend à reconstruire sa culture et

son identité Ligwilda'xw/Kwakwaka'wakw à travers des installations et des peintures. Une des séries les plus remarquées est celle intitulée «Interventions On The Imaginary» dans laquelle il reprend notamment des toiles iconiques de l'art canadien représentant la culture «indienne». Sur un paysage d'Emily Carr (célèbre pour avoir peint les vestiges des cultures des premières nations de l'Ouest), il tague des motifs traditionnels revisités de couleurs pop et fluo qui semblent flotter sur la reproduction. Manière de se réapproprier une histoire qui a trop longtemps échappé aux autochtones, relégués au rang de détail, de simple motif justement, manière aussi de composer avec ces histoires écrites par les blancs pour mieux les nuancer.

Reconquêtes communautaires

Nadia Myre et Caroline Monnet, toutes deux basées au Québec et algonquines, s'emploient ainsi à retravailler ces identités que des décennies d'invisibilisation forcée ont malmené. Si Caroline Monnet ne parle pas la langue anishinabe d'une partie de sa famille, son art contribue aujourd'hui à rebâtir une fierté, à faire entrer des motifs ancestraux hérités de sa belle-mère dans la contemporanéité. Ils ressemblent à de l'encodage numérique, mais racontent en pyrogravures des histoires de territoires confisqués, de déplacements. Film, peinture, sculpture, tous les médiums contribuent à écrire une histoire communautaire et personnelle, mais bien moins acrimonieuse que celle de Monkman. Nadia Myre, membre de la nation Kitigan Zibi Anishinabeg, se sert de l'art du perlage, de la vidéo, de la photographie pour plonger dans les blessures de sa communauté et les apaiser tout en les révélant au public. Le «Projet cicatrice» a ainsi invité des femmes autochtones à venir broder la forme de leur cicatrice, qu'elle soit physique, psychique ou spirituelle, à engager un dialogue, à briser le silence de la honte. Depuis cette œuvre puissante, Nadia Myre a trouvé dans les archives du musée McCord les gestes traditionnels désormais perdus, trésors de musée arrachés à leurs communautés qu'elle cherche à maîtriser pour les transmettre photographiquement. Toutes ces approches font écho aux préoccupations d'artistes des Caraïbes qui ont aussi construit leur démarche sur la reconstruction d'une identité volée par l'esclavage, déformée par les temps des plantations et les récits des Békés.

À Montréal, le public a pu justement effleurer cette réalité à travers le travail d'Eddy Firmin dit Ano, né en Guadeloupe, formé à la Martinique et au Havre avant de rejoindre la métropole québécoise pour y faire son doctorat en arts visuels. En 2018, dans les salles de l'exposition «Nous sommes d'ici, ici: l'art contemporain des noirs canadiens» au musée des Beaux-Arts de Montréal, il exposait *[Étrange, danger] 1/3*. Buste de faïence, d'or, de porcelaine et d'acier, le visage de l'homme dont le cou était enserré par un collier d'esclave était recouvert d'un glacis vert et de motifs à la Vuitton, manière de dénoncer deux asservissements: l'esclavage historique et celui qu'induit le consumérisme et les apparences. Eddy Firmin n'y va jamais par quatre chemins pour critiquer ce qu'il qualifie de «colonialité du savoir» et se réapproprier les clefs du récit. Ainsi, il y a bien des points communs entre les artistes autochtones du Canada, la reconquête de leur histoire et leur reconstruction identitaire, critique et réconciliatrice à la fois, et celle de certains artistes nés dans les Antilles comme Bruno Pédurand, Thierry Alet, Tirzo Martha et Habdaphaï.

CI-DESSUS
Caroline Monnet
Lot #X – Front de la rivière Désert
 2018, bois gravé, 132 x 304,8 cm.



CI-DESSUS
Nadia Myre
Meditations on Red #1
 2013. Photographie numérique montée sous plexiglas, édition de 7, 122 x 122 cm.

